

Une saison d'ateliers à Pierre de Lune comporte divers moments de rencontre pour les animateurs et les enseignants et notamment, une journée en mars. On y fait le point sur les ateliers en cours. Cette année, j'y discute, avec Valériane de Maerteleire et Joëlle Regout. Leurs expériences me semblent entrer en écho avec la thématique de la revue, je leur propose de m'en parler.

Didier Poiteaux: Vous êtes toutes les deux issues d'une école avec une ligne pédagogique forte: la pédagogie de Jacques Lecoq. Par ailleurs, vous avez chacune une longue expérience dans la médiation. Avez-vous développé votre propre méthodologie ou pédagogie ?

Valériane: Je dirais avoir une base pédagogique, c'est-à-dire un certain nombre d'éléments que je souhaite transmettre, auxquels je crois. Dans les premières séances d'ateliers que je donne, mes indications sont toujours précises, concrètes. Par exemple: prendre conscience de quand je parle et de quand je bouge. C'est un exemple, je pourrais en donner d'autres. Avec le temps, je me suis construit une batterie d'exercices différents. J'en change d'une année à l'autre, mais chaque fois, ils abordent ce que je considère être les bases premières du jeu.

Joëlle: Pareillement pour moi. J'ai une structure pour commencer le travail dans les premiers ateliers. Au départ, j'aborde toujours le chœur, l'équilibre de plateau, l'écoute, la présence. Ma pédagogie réside dans le travail au sein du groupe. Je souhaite donner du sens à la création par rapport au groupe, transmettre des outils et permettre leur appropriation, le cheminement créatif et humain avec le groupe. Je travaille l'espace, l'image avant le mot. Je suis très *cadran* au début. Le cadre que j'apporte, généralement les enfants l'apprécient, car cela les structure. Pour moi créer ce contenant permet ensuite de pouvoir amener la parole. Dans un premier temps, je travaille l'espace et la présence, et le personnage ensuite. Par ailleurs, je développe très tôt chez l'enfant la capacité à être spectateur. Apprendre à être spectateur c'est aussi pour moi apprendre à être acteur.

Vous donnez, toutes les deux, cette année un atelier pour Pierre de Lune, pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ?

Joëlle: Je travaille dans une école à pédagogie alternative basée sur la méthode Freinet, l'école Saint Joseph à Ixelles, avec un groupe de 22 enfants de 8/9 ans.

Valériane: Je travaille avec une classe passerelle: une classe d'enfants primo arrivants dont le français n'est pas la langue maternelle, syriens pour la grande majorité. Un groupe de 17 enfants qui ont entre 7 et 12 ans. Certains n'ont jamais été scolarisés. Et aucun ne parlait français en début d'année.

La singularité de l'école ou du public avec lequel vous travaillez cette année, vous a-t-elle amenées à vous déplacer dans votre pratique, à la changer. Et si oui comment ?

Valériane: En premier lieu je me suis dit que j'allais devoir surmonter la barrière de la langue. Nous en avons discuté avec l'institutrice et on a décidé de ne commencer les ateliers qu'en janvier. Les enfants apprennent très vite et quand je suis arrivée ils se débrouillaient déjà pas mal. Là ne fut pas la plus grande difficulté. Par contre, ce qui fut déroutant, et que je n'avais pas imaginé, c'est qu'ils ne connaissaient pas le théâtre. Même traduit dans leurs langues, ce mot n'évoquait rien pour eux. De plus, ils n'étaient pas forcément scolarisés avant de venir. J'ai donc plus été confrontée à la non habitude des codes scolaires et théâtraux. Je ne m'y attendais pas. J'ai réalisé combien on s'appuie sur certaines choses sans s'en rendre compte, à savoir la connaissance des codes scolaires, d'un langage commun, de conventions préétablies. Par exemple à la première séance, j'arrive et je leur demande de se mettre en cercle. Je m'aperçois que cela n'a pas de sens pour eux. Habituellement un enfant s'est familiarisé avec cette demande. Là j'ai dû expliquer. J'ai découvert que ma pratique reposait sur un certain nombre d'acquis invisibles que ces enfants me dévoilaient. Cela m'a amenée à réinterroger intérieurement ces codes préexistants. Certains me sont apparus absurdes, comme par exemple de disposer frontalement la scène. Pourquoi met-on la scène en face ? Pourquoi applaudit-on ? Ce sont des questions qu'ils m'ont posées. On a été amenés à créer nos propres conventions. Par exemple, pour applaudir, on a inventé une sorte de chant.

Constamment, je me suis adaptée sur le moment même, en intégrant aussi l'avis des enfants. Autre chose que je n'avais pas imaginée à priori: la difficulté de les faire travailler par deux, en formant des duos au hasard. C'était très difficile voire impossible. Les sensibilités sont trop fortes. Le besoin d'être avec la personne qui les rassure est omniprésent. Sans compter, par ailleurs, une grande agressivité dans le groupe à canaliser. Les temps de pause n'étaient pas possibles car ils faisaient place à de la violence.

Joëlle: Dans mon cas, le début a été très difficile, la notion de cadre et de collectif n'existant que peu. J'étais face à un groupe d'enfants terriblement individualistes, partant dans tous les sens, ne parvenant pas à écouter, n'écoutant que leurs propres envies sur l'instant. Ils questionnaient

instantanés

plongée au **COEUR** des ateliers *Pierre de Lune*

tout, tout le temps, m'amenant à devoir justifier toutes mes propositions. Avec, en plus, pour certains, un fort rejet du théâtre. J'ai dû travailler à partir de ça, accepter la situation pour ne pas devenir trop autoritaire, ce qu'on avait tendance à me reprocher. Accepter que certains sortent pendant la séance par exemple, ou de parler à un enfant caché derrière un fauteuil. Pour moi, ce moment d'anarchie qui a débuté l'atelier, a été comme la traversée du désert. Alors je me suis dis que je devais faire confiance, laisser venir et à un moment ça s'est mis en place. Organiquement l'énergie collective, même éclatée, s'est mise en grappe.

Valériane: C'est interpellant ce que tu dis. Ça pose la question de la limite. Juste qu'où acceptes-tu de bouger ton curseur? Jusqu'où acceptes-tu de te déplacer?

Joëlle: Tout à fait. Je me suis mise à travailler avec ceux qui avaient envie de travailler, avec un petit groupe d'enfants participatifs. Et peu à peu, ceux qui se mettaient à l'extérieur, en voyant le jeu du groupe, se sont mis à l'intégrer. Il m'a fallu beaucoup de patience. J'ai pris beaucoup de temps pour discuter avec les enfants de leurs vécus par rapport au groupe. En leur laissant la liberté, ce sont eux qui l'ont réintégré. Mais j'ai dû accepter de ne pas travailler avec tous alors que pour moi c'est fondamental. Après plusieurs séances, j'ai pu revenir à mes exercices de départ et aborder l'écoute, la présence, l'espace.

Autre chose, j'ai dû changer d'exercices plus souvent qu'habituellement, mais tout en continuant d'approfondir les consignes, ce qui est pour moi la limite justement. Si je ne peux pas approfondir alors ce n'est plus un atelier théâtre, c'est la cour de récré. Aussi pour comprendre les choses, certains ont dû passer par la place du spectateur. Comme s'il fallait se mettre dehors pour pouvoir être dedans. Tu parlais de se déplacer. Cette expérience m'a amenée à me requestionner sur comment cadrer les choses autrement.

Valériane: Finalement ça pose la question de tes attentes, de tes objectifs et de leurs déplacements. Toutes les deux nous donnons des ateliers depuis longtemps et il y a des objectifs qu'on ne nomme plus pour nous-mêmes. Cette année je crois que chacune d'entre nous a eu à se réinterroger sur ceux-ci.

Voyez-vous d'autres points communs entre vos deux expériences?

Valériane: J'ai l'impression qu'elles sont le recto-verso l'une de l'autre. Un groupe d'élèves n'accepte pas le cadre, il est difficile d'y imposer des choses mais cela serait bien pour eux. Pour l'autre, le mien, où se trouvent des enfants dont le parcours de vie est déjà tellement fait de choses imposées, il faut leur donner un peu de liberté pour permettre qu'ils soient bien ensemble sur une scène.

Joëlle: Aussi mon groupe avait une connaissance du théâtre, pour beaucoup d'entre eux un parent est comédien, metteur en scène etc... Alors que ton groupe n'avait aucune idée de ce qu'est le théâtre.

Un mot, une phrase pour conclure?

Valériane: Pour moi, avec cet atelier, c'est clairement la question du point de départ qui s'est déplacée. A l'avenir, je vais plutôt me questionner sur le comment que sur le pourquoi. Autre enseignement: pour se préparer à l'imprévu il faut s'y rendre disponible. En une phrase: l'imprévu n'est pas là où tu l'attends!

Joëlle: Quand je commence un atelier j'ai en tête des images, une histoire, une structure potentielle qui rassure les enfants. Cette année, j'ai appris qu'on pouvait y parvenir par un autre chemin. Etre moins dans la structure, et faire confiance au désordre, au déséquilibre, à l'éclatement. Accepter d'être dépassé à un moment.

Une expérimentation d'un certain lâcher-prise?

Joëlle: Tout à fait. Comment lâcher prise en gardant la main!

Valériane et Joëlle ont toutes les deux suivi les cours de la *Kleine Academie* (pédagogie *J. Lecocq*)

Valériane débute comme comédienne. Elle deviendra aussi metteuse en scène et auteure. Par ailleurs, elle anime de nombreux ateliers de théâtre et/ou d'écriture, dans des milieux fort divers et pour des âges allant de la primaire aux personnes âgées. Elle dirige la compagnie *Hêtre Urbain* qu'elle a fondée et qui produit environ un spectacle par an.

Joëlle, quant à elle, complète sa formation initiale en se formant plus spécifiquement au chant, à la danse, au rythme. Puis en psychomotricité. La pédagogie prend rapidement une place importante dans son parcours. Elle anime depuis plus de 20 ans des stages et des ateliers théâtre pour enfants, adolescents et adultes.